

## **Ehrenberg ou les restes de la société du spectacle** **Felipe Ehrenberg**

Sonia Pelletier

Numéro 68, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46365ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, S. (1997). Ehrenberg ou les restes de la société du spectacle : Felipe Ehrenberg. *Inter*, (68), 66–67.



Sonia PELLETIER

EHRENBURG ou  
les restes de  
la société du spectacle

# Calibrer

On ne peut, du moins on ne pouvait, rester indifférent devant le travail que nous a laissé Felipe EHRENBURG lors de son passage au Lieu. Bien sûr, il s'agissait d'abord et avant tout d'une performance mais devant ses traces ou ce qu'il en restait, il y avait de quoi déconcerter tous les spectateurs absents de la prestation. Pourtant, presque toutes les clés utiles à une certaine compréhension ou à une interprétation plus étoffée se retrouvaient au cœur de cette action. Mais ces « restes », ces « artefacts », cette « installation résiduelle », cette pauvreté visuelle des matériaux a néanmoins fait ressurgir en moi, outre cet adage de la « société du spectacle » de Guy DEBORD, la prédiction suivante : « Les arts futurs seront des bouleversements de situations ou rien ». En effet, la vue de chaises tombées à la renverse, d'un miroir cassé au sol et de bran de scie éparse laissait croire à une action passée plutôt déconcertante. Après quoi on peut se demander s'il s'agit d'un effet du Lieu (travailler davantage in situ, privilégier l'expérimentation artistique au profit de la présentation d'expositions « sédentaires ») ou une vague extérieure fortuite qui a amené les artistes, pour les trois dernières expositions présentées dans ce centre, à élaborer avec une relative économie de moyens. Qu'on pense à l'exposition **20 ans d'art contextuel** de Jan SWIDZINSKI (du 23 janvier au 6 février 1997) ou à **La Collection : des rats et des hommes** de Jean-Claude SAINT-HILAIRE (du 20 février

au 16 mars 1997), dont l'élément principal consistait en une documentation sur photocopies placée aux murs afin de servir un propos à la fois politique, artistique et esthétique. Il faudra aussi sans doute en déduire que le pragmatisme jumelé aux coûts de transport des matériaux expliquent en partie ce qui concerne les artistes étrangers. Car si l'on regarde de plus près la production antérieure d'EHRENBURG (né en 1943 à Mexico), il y a de cela mais il s'agit aussi d'un artiste reconnu comme un pionnier de l'art expérimental et de recherche s'activant depuis les années soixante au sein de son pays et à travers l'Amérique latine. Le parcours qu'il a emprunté jusqu'ici est de nature plutôt informelle, éphémère et non conventionnelle, nécessitant le plus souvent sa présence. Il faut dire qu'il a de la voix et du charisme. Ceci dit, peut-être que la performance s'autosuffisait et que les restes de cette mise en scène n'étaient pas pensés pour être présentés pendant une période d'exposition régulière, ou bien cette esthétique m'a échappé...

Son installation performative trilingue, intitulée **Calibrer le cynisme (Para calibrar el cinismo)**, avait tout d'une représentation théâtrale à forte tendance littéraire, sinon un parti pris assez important pour la dimension textuelle. D'abord, une petite scène construite minimalement avec des rideaux disposés en demi-cercle et un rappel au sol de cette même forme, constitué de bran de scie coloré. Sur le mur de cette scène, un miroir (autre

espace réflexif de l'image). En face, sur le mur opposé, une horloge (marqueur du temps). Entre les deux, des chaises alignées pour les spectateurs. Une bande sonore ainsi qu'un système d'éclairage rudimentaire fait à partir de lampes de poche déposées sur des socles complétaient l'espace visuel du dispositif.

Le performeur, maquillage au visage (masque), entre donc sur cette scène vêtu d'un pyjama et d'une cravate. Il entreprend un dessin sur un écran de projection (autre espace de représentation). Il se remet une cravate et termine le dessin. Il s'agit du continent américain. Il prend ensuite un pochoir en forme de \$ et en trace une série sur son anneau de bran de scie. Jusqu'ici, les emblèmes sont évidents. Puis, il commence à lire en trois langues (espagnol, anglais, français) ce que l'on pourrait appeler des aphorismes vaguement autobiographiques. Ce passage constitue la clé de son travail. Ces énoncés sont à la fois sarcastiques et paradoxaux et la portée, même si tournée vers la dérision, dresse un tableau plutôt réaliste et tragique d'une certaine société actuelle mexicaine et aussi de plusieurs pays latino-américains. Par exemple, sur la question des origines ethniques et familiales, le performeur déclame : « J'ai demandé à ma grand-mère irlandaise : « Est-ce que nous sommes juifs ? Je faisais référence à mes frères et sœurs. Elle m'a répondu : « J'ai peur que oui. » Ou bien encore : « Ma mère a demandé à sa voisine : « Est-ce que votre fille a eu son

Felipe EHRENBURG

# e cynisme

bébé ? » « Grâce à Dieu, oui. » « Est-ce une fille ou un garçon ? » « C'est un garçon heureusement, car il a la peau trop foncée. » » Et de façon plus spécifique, sur les anciennes civilisations en Amérique latine : « Le jour où j'ai découvert que la différence entre Maya et Nahuatl est plus grande que la différence entre Suédois et Sicilien, j'ai commencé à comprendre une part de notre incompréhension. » Autre propos sur des situations politiques frisant l'ineptie et la dérision : « Je suis né à peine quatorze ans après la fondation du PRI. Presque soixante-dix ans après, notre Parti révolutionnaire institutionnel contrôle déjà le trafic de la drogue, il s'émiette et j'ai neuf petits-enfants. Le Mexique est presque en possession des États-Unis. » Petit clin d'œil à divers territoires de la culture marquant d'une façon exemplaire une différence entre l'Amérique latine et l'Amérique du Nord : « Les Innu sont au Québec ce que les Mayas sont au Mexique et au Guatemala et ce que les Québécois sont au Canada. Sauf que les Québécois ont la France comme appui, tandis que les Mayas et les Innu s'appuient seulement sur leur mémoire. » Ou encore, un triste constat qui nous rappelle qu'il n'y a pas eu encore de renouvellement de la pensée ou de nouvelles idéologies venant de la gauche : « Mes amis, les fondateurs et activistes de toutes les gauches, ils sont toujours en retard à leurs rendez-vous. » Ou bien, ce paradoxe amusant pour le monde de l'art : « La droite ouvre de nouveaux musées, de nouveaux centres d'art où les artistes peuvent présenter leur livre d'artiste, leur installation et leur performance. La gauche tente encore d'ouvrir des galeries pour exposer des aquarelles et des peintures à l'huile. » Le performeur terminera avec l'élocution suivante : « L'art est seulement une excuse pour... C'est pourquoi je suis devenu néologue. » Il aura accumulé plusieurs cravates autour de son cou pendant tout ce temps.

EHRENBURG regarde l'horloge puis se fait une petite entaille dans le ventre, après quoi il en imprègnera la marque de façon répétitive sur un rouleau de papier jusqu'à ce que l'incision coagule. Cette action fut relativement longue et lente, comme pour souligner un certain enracinement. Il se lève doucement et casse le miroir au mur... EHRENBURG ou les restes de la société du spectacle ?

On retrouvait donc dans cette prestation tous les codes classiques du théâtre, à savoir : unité de temps, de lieu et d'espace. Les emblèmes et les gestes symboliques utilisés par le performeur étaient suffisamment évocateurs pour que l'on croie à une certaine dénonciation à caractère politique et culturel. Tous ces éléments combinés à des textes à contenus cyniques réussissaient très bien à mettre en doute un modèle et un point de vue occidental qui, souvent, omet de souligner l'altérité de la culture latino-américaine. EHRENBURG a écrit : « Pour calibrer le cynisme, on n'a pas besoin de plus d'une langue, même si chaque langue contient ses propres pièges. C'est à peine la deuxième fois que j'ai recours à la parole et je saurais si les mots sont plus ou moins lourds que le brin de scie coloré, même longtemps après. »

Photos : François BERGERON

au Lieu du 27 mars au 20 avril 1997